

livré par ses officiers aux rouges, fut passé par les armes à la fin de 1922.

Et cette guerre confuse de peuples, de races, de classes dont les remous passent et repassent sur les mêmes pauvres villages (le même village a successivement trois présidents du Soviet égorgés), c'est la révolution ; des millions de pauvres gens, jaunes, basanés, blancs, harcelés par la nécessité de défendre leur pain et leur vie, sentent confusément, mais si puissamment, ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils ne peuvent pas ne pas faire, que la révolution nous apparaît comme la grandiose résultat de leurs efforts disséminés, dont il n'importe presque qu'ils aient conscience ou non. La sensation de l'irrésistible spontanéité du soulèvement des paysans sibériens, voilà ce qui prime. L'enthousiasme collectif n'en est qu'un dérivé.



Les hommes qui font ces événements Vsevolod Ivanov nous les montre vivre. Ce sont à bien des égards des primitifs. Voyez comment parlent, comment pensent ces sibériens :

« Ils parlaient lentement, avec effort.

Leurs cerveaux inaccoutumés aux idées étrangères et au travail quotidien obéissaient mal ; chaque pensée s'en arrachait péniblement, avec de la chair, comme on retire un hameçon de la gorge d'un poisson pris. »

Leur éthique ignore les règles édictées dans de vieux pays. Elle n'est pas très différente de celle des Barbares observés par Tacite ou encore des Hébreux, durs et pratiques, de la Bible. Pendant une bataille quelqu'un crie : « Attention au bétail ! » (*Les Vents colorés*.) Tuer, être tué à la guerre, quoi de plus simple ? Semen, rentrant de la chasse aperçoit un soldat rouge endormi dans un fourré, il lui tire un coup de fusil (40 roubles de prime) puis se remet à penser « qu'il faut viser à la tête le gibier dont le plumage est épais... » La mort de l'ennemi n'est qu'un épisode de chasse. Les rouges, dans les *Vents colorés*, fusillent les officiers pris, sans presque s'en occuper, comme on expédie une besogne courante, incidente. Le chef de partisans Anton Slernev, quelques secondes avant de tomber lui-même, dit en préparant sa dernière cartouche : « On va voir ! » Chez l'écrivain aussi aucun développement.

La logique de ces hommes est assez spéciale. Les partisans fusillent Dimitri Smoline, venu librement parmi eux voir son père, parce que son père a tué un soldat rouge. Mais après, ayant fait prisonnier avec d'autres blancs, le vrai coupable, ils lui confient « en compensation » le commandement d'un groupe... La loi du talion, semble ne s'être pas encore dégagée de l'instinct... Seize villages, dans un congrès de district se prononcent pour le régime des Soviets, 1 contre. La majorité fait fusiller les délégués opposants...

Mentalité de primitifs, sans doute. Nous verrons encore, ce que Vsevolod Ivanov dont le réalisme n'est nullement réticent, découvre pourtant au fond de l'âme de ces primitifs. Pour n'être point injustes envers eux rappelons-nous seulement ce que l'homme européen, Allemand et Français, est devenu sur les champs de bataille de la Grande Guerre. C'est à l'homme des tranchées qu'il faut comparer le partisan rouge de la guerre sociale de Sibérie, pour savoir lequel de ces deux hommes est le meilleur...

Voici, par exemple, une petite scène, découpée dans les *Partisans*. Jack London l'eût volontiers signée, mais elle contient, dans un raccourci sauvage, toute la grande inquiétude des Dostoïevsky et des Tolstoï. Trois bolchéviks, affamés, tapis dans une clairière, sont découverts par un infirme. L'infirmes les rassure :

— *Vous dénoncerai pas. Je peux pas vous tuer tous les trois. Et si les moujiks vous tuent y n'partageront pas l'argent avec moi. Puis, j'en ai assez de faire du bien aux gens ! Qu'ils aillent au diable !*

Il jeta sur eux un regard perspicace et rusé, prit du feu dans les cendres et dit :

— *J'ai cherché la vérité pendant trente ans, mes gars ! J'ai été la chercher chez les vagabonds dans la Taïga, ils m'ont attaché à un cèdre et brûlé les pieds jusqu'aux genoux... Je ne crois pas aux gens, ce sont des canailles et des fauves...*

Il tira de sa poche un quignon de pain, le leur jeta :

— *Bouffez !*

...Pour toute réponse Nikita se leva péniblement, s'approcha du petit homme et lui jeta un coup de pied dans les dents.

...Le petit homme essuya ses lèvres ensanglantées, cracha et dit lentement :

— *Ça, c'est juste.*

La grande inquiétude du sens de la vie et d'un développement supérieur de l'homme — régénération ou résurrection — qui a dominé pendant un demi-siècle toute la pensée russe, transparait souvent chez les personnages de Vsevolod Ivanov, d'autant plus vraie que l'écrivain semble l'ignorer lui-même. Le fait est qu'on n'en a guère parlé au cours de la révolution ; on n'avait même guère le temps d'y penser. Matérialistes, les révolutionnaires répudiaient avec énergie tout mysticisme même purement moral, tout idéalisme pour ce qu'il contient forcément de mystique. Or, ils étaient, ils sont, en vérité, de très grands idéalistes.

Kallistrat Efimitch, vieux paysan pensif, « tourmenté du besoin de vérité », a perdu la foi. Mais une telle volonté émane de lui, une si claire conscience est en lui, qu'il « fait des miracles » dans les villages. C'est de ce vieil homme que les paysans insurgés contre Koltchak font leur chef. (*Les Vents colorés*).

Chef de partisans, il partage le commandement avec le soldat Nikita, ouvrier venu des villes lointaines, vrai bolchévik, dur comme fer, entier, qui ne croit plus qu'à la force des pauvres. Parfois ces deux chefs, face à



(Bois de S. Fotinsky).